ESSAI
SUR
LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE
DE MÈZE, (Dép.t de l'Hérault.)

TRIBUT ACADÉMIQUE
PRÉSENTÉ à l'École de Médecine de Montpellier, le 30 Thermidor an X;

Par Bernard-Antoine Peytal, né à Mèze, Département de l'Hérault.

Magistris, diis, et parentibus non potest reddi æquivalens.
ARIST. Etich. Lib. IX.

A MONTPELLIER, DE L'IMPRIMERIE DE JEAN MARTEL, AINÉ, PRÈS LA MAISON COMMUNE, N.° 62. AN X.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MON PÈRE,
A MON AMI,
A MON 1.er INSTITUTEUR,
POUR SES SOINS ASSIDUS.
COMME UN GAGE DE RESPECT,
D'AMOUR ET DE RECONNOISSANCE.

A MA MÈRE,
NÉE MARIE ROSE DE MONTGUIBERT,
QUI A SACRIFIÉ
TOUS LES INSTANS DE SA VIE
AU BONHEUR DE SES ENFANS.
COMME UN TÉMOIGNAGE
DE RESPECT ET D'UNE AMITIÉ QUI M'EST CHÈRE.

A JACQUES-ANTOINE PEYTAL,
A MON FRÈRE,
ANCIEN AVOCAT AU CI-DEVANT PARLEMENT DE TOULOUSE,
AUJOURD'HUI COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT
PRÈS LE TRIBUNAL CIVIL DE L'ARRONDISSEMENT
DE MONTPELLIER,
DONT J'AI TOUJOURS ADMIRÉ
LES VERTUS ET LES TALENS.
COMME L'EXPRESSION SINCÈRE
DE MON ATTACHEMENT.

A BERNARDE-PERRINE REY-PAILHADE,
A MA BELLE-SŒUR,
A MON AMIE.

PUISSE CE FOIBLE HOMMAGE DE MON CŒUR,
RENDU A SON MÉRITE,
M'ASSURER A JAMAIS
UN TITRE DONT JE SUIS ORGUEILLEUX.

B. A. PEYTAL.

ESSAI

SUR

LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE

DE MÈZE, (Département de l'Hérault.)

Medicinam quicumque vult rectè consequi, hæc faciat oportet : primum quidem anni tempora animadvertere, quid horum quodque possit efficere. Non enim quicquam habent simile ; sed multum et ipsa a se ipsis, et in suis permutationibus dissentiunt. Deinde vero ventos tum calidos, tum frigidos maxime quidem omnibus hominibus communes, ac deinceps eos, qui unicuique regioni sunt proprii. Oportet autem et aquarum facultates considerare, quemadmodum enim gustu ac pondere differunt : ita et facultates cujusque multum discrepat ; etc.

HIPP. *de aeribus, aquis et locis, art. med. princip.* tom. 1. pag. 2.

J'AI hésité long-temps sur le sujet de ma Dissertation, et en choisissant la topographie médicale de Mèze, qui pourroit aussi servir aux autres pays marécageux, j'ai bien

jugé que ce travail seroit au-dessus de mes forces ; j'ai senti même toutes les difficultés que j'allois éprouver. Mais, obligé d'écrire, je l'ai entrepris dans l'intention de rendre hommage au pays qui m'a vu naître, et d'être utile à mes semblables. Je devois pour cela m'armer de courage ; je l'ai fait : et quoique mon premier travail en médecine ne puisse offrir que des imperfections sans nombre, la bienveillance dont mes Maîtres honorent leurs élèves vaincra ma timidité, et soutiendra mon courage.

HISTOIRE DE LA VILLE DE MÈZE.

Mèze (en latin *Mesuæ collis*), ville de la province Narbonnoise première, étoit une colonie de la ville de Marseille.

Les Phocéens fuyant l'Ionie où ils étoient tyrannisés par Arpagus, vinrent sur la côte des Gaules occupée par les Volces Tectosages; ils y firent leur demeure, fondèrent la ville de Marseille, et étendirent leur domination sur cette côte, bien avant dans l'Espagne ; ils formèrent plusieurs colonies et en établirent une à Agde pour s'opposer aux habitans du pays du côté du rhône qui les inquiétoient ; ils se fortifièrent le long de la côte, et comme l'étang des Volces (aujourd'hui de Thau) communiquoit à la mer par plusieurs graus, ils bâtirent un château ou fort (appelé *castrum Mesuæ*) sur une éminence au bord de l'étang des Volces, d'où l'on découvroit toute son étendue, la mer et la campagne. Ils l'appelèrent Μεσον, mot grec qui signifie *sum in medio*, je

suis au milieu. Ce mot vient de Μεσος, Μεση, en latin, *medius*. Effectivement cette forteresse est à égale distance du mont Secius et de la montagne d'Agde.

La fertilité du terroir, sa situation et le voisinage de la mer attirèrent ces peuples; ils bâtirent sous le château des maisons sur une roche fort étroite qui s'étendoit environ deux cents pas dans l'étang. Ce village fut appelé *oppidum Mesuæ*. Les eaux de l'étang faisant, lors des grosses marées, des irruptions, les habitans abandonnèrent leurs maisons, en firent bâtir, vers la terre-ferme, au pied de la colline, et s'entourèrent de murailles: ce qui a donné lieu à Pomponius Mela d'appeler Mèze, *Mesuæ collis.*

L'établissement de ces colonies Grecques fut très-avantageux aux Volces; c'est d'eux que ces peuples apprirent l'art de cultiver la terre, de fortifier les villes, de tailler les vignes, de planter des oliviers, et celui de former l'esprit par l'étude des belles-lettres et sur-tout de la langue Grecque. Ils leur insinuèrent leur religion et leur culte, leur apprirent à sacrifier, suivant la manière des Grecs, à Appollon, à Minerve, à Diane et autres divinités de la Grèce. Ils bâtirent sur une colline dans le terroir de Mèze, au nord et à un quart de lieue de la ville, un temple à Pallas, dont il reste encore des vestiges qu'on appelle *Palas* par corruption.

Les Volces qui occupoient ce pays depuis long-temps, furent enfin soumis aux Romains dont le premier soin fut de leur inspirer la politesse des mœurs et l'usage de la langue latine.

Dans le troisième siècle de l'ère chrétienne et sous l'empire de Philippe, la religion chrétienne ayant fait des progrès, les fidèles firent bâtir des églises ; et ce fut vers ce temps que l'église Notre-Dame de Mèze fut bâtie sur la même élévation du château et à côté. La moitié de cette église avec le chœur, s'est conservée dans son entier ; la bâtisse est sans ciment, elle représente son antiquité et le goût des Romains.

Dans le seizième siècle, les habitans de Mèze pouvant s'occuper paisiblement de leurs affaires domestiques que leur avoient fait abandonner, depuis bien long-temps, les guerres précédentes, ils s'adonnèrent au commerce ; et à cet effet il fut construit un port, on pourvut à son entretien, et on lui donna un fonds d'eau suffisant pour recevoir les petits bâtimens de mer.

Je ne m'étendrai pas davantage sur l'histoire ancienne de ce pays ; je vais donc passer à son état actuel.

ÉTAT ACTUEL.

Mèze est une petite ville située sur la grande ligne entre Toulouse et Montpellier, et sur le bord de l'étang de Thau en face de la montagne de Sette. Placé au 21.e degré 15 minutes de longitude et au 43.e degré 25 minutes de latitude, il n'est éloigné que de 25 kilomètres (5 lieues) de Montpellier, et de 15 kilomètres (3 lieues) de Pézenas.

Cette ville est très-ancienne, elle est une des places les plus favorisées de la nature; sa position est des plus heureuses; elle a un port qui reçoit des navires de petite construction, notamment ceux des Gênois; son entrée défendue de l'irruption des sables par deux demi-lunes qui les font glisser de l'une à l'autre sur le bord opposé, est assez difficile avec les gros vents d'est; mais de quel avantage n'est-il pas pour la navigation soit des barques qui sortent du canal du midi, soit de celles qui veulent y entrer: situé au milieu de ce bras de mer, c'est toujours dans ce port que vont se réfugier toutes les barques que la tempête surprend dans cette navigation.

A mesure que le canal du midi et le port de Sette se perfectionnoient, la petite ville de Mèze tâchoit de retirer de ces deux grands établissemens le plus d'influence possible.

Les propriétaires, les artisans, les cultivateurs, tous s'empressèrent de monter des barques; et les denrées du Bas-Languedoc furent bientôt échangées contre celles du Haut de cette Province.

D'autres barques furent aussi construites pour le commerce qui s'ouvrit entre Mèze et Sette. Mèze devint l'entrepôt de plus de soixante Communes qui ont depuis versé leurs vins et eaux-de-vie dans ses magasins. Mais combien ce commerce se trouve-t-il agrandi aujourd'hui, à cause des énormes plantations qui ont été faites dans le Département de l'Hérault! aussi a-t-il fallu construire de bien plus gros bateaux dont la navigation est si rapide qu'ils vont à tout vent, et font

chaque jour un voyage de Mèze à Sette ; d'où ils rapportent les marchandises venues de Marseille, qui sont reprises et transportées dans les lieux de leur destination, par les mêmes charrettes qui portent les eaux-de-vie. Ces mêmes barques font au besoin le petit cabotage sur mer.

Tant d'avantages ont bientôt changé la forme de cette petite Ville. Le nombre de ses habitans a augmenté considérablement ; et soit pour les loger ou pour contenir les marchandises de passage, il a fallu bâtir des maisons et de nouveaux magasins : on a abattu les murs de ville, on a aligné les nouvelles rues avec les anciennes.

Le port de Mèze a été très-utile au Gouvernement pendant la guerre. C'est sur-tout à ce port qu'a été souvent due la conservation des chevaux de notre armée d'Espagne, où les fourrages ont souvent manqué, par la facilité qu'il procuroit aux barques du Rhône d'arriver jusque dans l'embouchure du canal ; où, une fois arrivées, rien ne pouvoit retarder leur marche.

Entre la montagne de Sette et celle d'Agde, il existe sur la plage plusieurs salines, d'où l'on retire environ cent mille quintaux de sel toutes les années. Ce sel se vend de trente à quarante sous le quintal. La saline qui est près d'Agde est la moins considérable, et le sel y est moins beau.

Ce sel est porté par le port de Mèze dans des magasins de dépôt, d'où on le transporte dans les Départemens voisins ; une autre partie ets portée à Toulouse par le canal du midi, et enfin on en exporte par mer.

Ces salines occupent les ouvriers de Mèze, Marseillan et lieux voisins, dans l'été. Mais elles portent un grand préjudice à la culture des vignes, toutes les fois qu'on est obligé de réparer les irruptions que les tempêtes y font pendant l'hiver ; ce qui diminue beaucoup le nombre des cultivateurs, et fait augmenter considérablement le prix des journées.

Mèze est encore le grenier de tout l'arrondissement. Les blés y viennent de tout le long du Canal du midi, même de la Garonne ; ils y viennent encore par la Saône et le Rhône ; enfin, il y en arrive par mer des entours de la Méditerranée.

Il s'est établi à Mèze un nombre considérable de fabriques d'eau-de-vie, parmi lesquelles l'on remarque celles dont l'invention est due à M. Argan de Genève. Cette fabrique distille dans le même alambic différentes qualités d'esprits. Elle est si considérable qu'elle peut consumer chaque jour plus de vingt muids de vin, et plusieurs pièces d'eau-de-vie qu'on réduit en esprits. Son mécanisme aussi ingénieux qu'économique, est un objet de curiosité pour tous les voyageurs.

Chaque jour cette petite Ville s'accroît et s'étend prodigieusement. Delà les arts s'y sont multipliés, les meilleurs ouvriers y ont fait des établissemens, tous s'y soutiennent avec succès : et bientôt le simple château, *Castrum Mesuæ*, aura donné naissance à une ville très-intéressante.

Les habitans de Mèze sont doux, honnêtes, forts, adroits. Les hommes sont d'une superbe stature. Mais les femmes n'y sont pas aussi favorisées de la nature ; ce défaut est bien compensé par des qualités qui sont bien plus précieuses ; elles

sont sages, extrêmement laborieuses et très-bonnes ménagères, mais un peu trop vives ; leur fécondité se fait remarquer (1).

Le goût pour l'agriculture est si prononcé parmi les habitans de Mèze, qu'il prédomine sur tous les autres.

Les exercices gymnastiques auxquels les habitans de Mèze se livrent ordinairement, sont la danse, la nage, le jeu de paume, de ballon, de billard, des boules, etc. Ce dernier exercice est un des plus doux agrémens des cultivateurs et des artistes. Les joûtes sont encore un exercice particulier aux habitans de Mèze, comme à ceux de Sette et des autres ports de mer.

L'étang de Thau, sur le bord duquel est bâtie la ville, et l'ancienne abbaye de Valmagne, située près de Mèze, sont deux objets trop intéressans pour être passés sous silence. Je vais donc m'en occuper successivement.

ÉTANG DE THAU.

L'étang de Thau est placé entre Sette, Agde, Marseillan, Mèze, Bouzigues et Balaruc ; il est séparé de la Méditerranée

---

(1) Dans les recherches que j'ai faites pour dresser les tableaux ci-après, j'ai trouvé que dans l'espace de 30 années il étoit né 52 enfans illégitimes mâles, 24 enfans illégitimes femelles, 60 jumeaux mâles, 32 jumeaux femelles.

par une plage qui s'étend depuis la montagne de Sette jusqu'à celle d'Agde. Cet étang contient un volume d'eau immense, sur une circonférence de 45 à 50 kilomètres (neuf à dix lieues). Il se remplit par les graus de la plage; par les canaux de Sette, de la Peyrade et des étangs; par cinq torrens qui y débouchent, connus sous le nom de Quarsi, Mourgues, Farlet, Palas et Frescali, et par les eaux pluviales des environs. On sait que les torrens charrient une plus grande quantité de sables, et plus subitement que les rivières qui roulent majestueusement leurs eaux; aussi, depuis l'embouchure du canal des mers jusqu'à Mèze, les bords de l'étang sont extrêmement vaseux. Outre les communications dont je viens de parler, l'étang de Thau a au sud-ouest le canal des mers qui a son entrée près de Marseillan : enfin, il reçoit les eaux minérales de Balaruc.

Un ancien inspecteur du port de Sette, M. Cauvy, avoit projeté de faire un port de mer de l'étang de Thau, en coupant la plage qui le sépare de la mer et qui a très-peu de largeur, ce qui auroit donné le plus beau port de l'Europe, s'il y avoit trouvé la profondeur requise : il fit, pour cet effet sonder cette profondeur en différens endroits de l'étang; la sonde lui fit apercevoir quelque chose de massif à quinze pieds de profondeur depuis la surface de l'eau, qu'il prit d'abord pour un rocher; mais y ayant fait plonger, les plongeurs trouvèrent que c'étoit les murs d'un canal navigable qui se sont conservés très entiers, et que ce canal a sa direction sur l'alignement des bains de Balaruc à Agde. Ce qui prouve sans réplique que l'étang de Thau n'a pas toujours existé, et qu'il

fut un temps où tout le terrain qu'il occupe étoit à sec et vraisemblablement cultivé ; cependant les eaux de cet étang sont au niveau de celles de la mer ; il faudroit donc que la mer eut augmenté de quinze pieds depuis l'époque où l'on naviguoit sur ce canal. D'un autre côté, il est hors de doute que la mer recule sensiblement sur nos côtes. Je conviens que cette retraite peut avoir lieu sans que les eaux aient diminué, parce qu'elle est occasionée par les sables entraînés par le Rhône, et qui s'accumulent le long de cette plage ; mais il n'est pas vraisemblable que la Méditerranée se soit exhaussée de quinze pieds, depuis la construction du canal en question, qu'on ne sauroit renvoyer à des siècles antérieurs à ceux où la mer couvroit ce pays. D'un autre côté, ce terrain n'a pas pu être plus bas que celui de la mer, parce que la petite rivière d'Avène ou d'Averne, qui s'y rend du côté du nord, en auroit de tout temps formé un étang.

Je ne connois qu'un seul moyen de concilier tous ces faits contradictoires, et je fonde mon idée sur des circonstances qui me paroissent très-propres à la confirmer. Cet étang s'étend du nord-est vers le sud-ouest ; la pointe du sud-ouest se termine à peu de distance de la montagne de Saint-Loup du côté du fort Brescou ; or, il y a eu dans ces cantons trois volcans considérables, dont on aperçoit encore très-distinctement les bouches : la première est au sommet de la montagne de Saint-Loup au pied de l'Hermitage ; la seconde est au canton de Saint-Martin, dans les vignes de l'ancien Evêque d'Agde ; le fort Brescou est bâti sur la troisième. Tout le territoire d'Agde est couvert de laves que ces volcans ont

vomies ; et ce qu'il y a de singulier , c'est que la bouche du volcan de Saint-Martin est à plus de vingt pieds au-dessous des laves qu'il a jetées , et qui sont si abondantes que le puits que l'ancien Evêque d'Agde a fait faire dans sa vigne, a cent quatre pieds de profondeur , et qu'il est entièrement taillé dans ce banc de laves , sans qu'on ait pu trouver la profondeur , quoique à trois pieds au-dessous du niveau de la mer : or, ces trois volcans n'ont pas pu vomir une quantité aussi prodigieuse de matières, sans qu'il se soit formé de vides souterrains très-considérables dans leur voisinage : (on a vu les vides formés par le Vésuve engloutir la mer de Naples et la mettre presque à sec.) Ces vides s'étendent vraisemblablement au-dessous du terrain qu'occupe aujourd'hui l'étang , et en auront occasioné l'enfoncement ; ce qui a formé l'étang tel qu'il existe aujourd'hui: il y a même tout lieu de présumer que tout le territoire depuis Agde jusqu'à Balaruc s'est enfoncé, et que la montagne sur laquelle est construit le fort Brescou, qui étoit un volcan , faisoit partie de ce territoire : il n'a fallu pour cela qu'un léger tremblement de terre , toujours fréquent dans le voisinage des volcans. A l'égard des vides formés sous le terrain de l'étang , il paroît qu'ils ne sont pas encore entièrement remplis, et qu'ils sont occupés par les eaux douces qui sortent en abondance vers le milieu de l'étang , qu'on appelle l'Avisme ou l'Abime , et par celles qui sortent d'une espèce de goufre , situé auprès des bains de Balaruc , nommé l'Embressac ou l'Envressac.

Il y a même tout lieu de présumer qu'il y a eu autrefois une ville considérable sur le terrain qu'occupe l'étang ; ce qui

est prouvé par le canal qui subsiste encore au fond de l'eau, et par les ruines d'un vieux acqueduc qui aboutit à l'étang, et qui y conduisoit les eaux de la fontaine appelée Lissanca, située à une demi-lieue au-dessus de l'embouchure de l'Averne.

La situation de cet étang ou bras de mer est si intéressante, qu'outre sa grande communication avec Sette, c'est lui qui donne naissance au fameux canal du midi ou des mers qui fait communiquer à l'Océan ; il donne encore naissance au canal de la Peyrade qui communique au Rhône, et qui, par ce moyen, facilite le commerce avec Paris, Lyon et la Savoie. Cet étang ne sera pas moins intéressant, si l'on considère la quantité énorme de poissons qu'il fournit, parmi lesquels on remarque le muge, la dorade, les anguilles, parmi lesquelles on en voit d'une grosseur énorme ; enfin le rouget : ce dernier est préféré au rouget de mer, son goût est exquis ; parmi les coquillages qu'il fournit, on remarque la tenille, le moule, l'oursin, etc. (1)

ANCIÈNNE ABBAYE DE VALMAGNE.

A la distance de 5 kilomètres (une lieue), et au nord de Mèze se trouve placé près d'une chaîne de rochers, un ancien monastère connu sous le nom d'Abbaye de Valmagne. Cette abbaye, que plusieurs auteurs ont confondue avec

---

(1) GENSSANE. Hist. nat. de la Prov. du Lang.

l'abbaye de Villemagne, située près de Beziers, est très-ancienne. En l'année 1105 il fut donné à l'abbaye de Valmagne le droit d'avoir un bâteau pour la pêche sur l'étang de Mèze. Cette abbaye fut unie à l'ordre de Cîteaux sous le pontificat du pape Eugène III en 1144. Guy Guerrejat de Montpellier, mort à Aimargues près de Nismes, peu de temps après avoir fait son testament, choïsit sa sépulture dans l'abbaye de Valmagne, à laquelle il donna les moulins de son château de Paulhan et divers autres domaines (1).

Les embellissemens qui ornent cet édifice sont des beaux jardins, des promenades agréables, une superbe fontaine, et sur-tout cette chaîne de rochers hasardée par la nature, si joliment percée et découpée sur son bord supérieur, qu'elle a reçu le nom de dentelle de Valmagne.

L'ancienne église de ce couvent n'est pas moins intéressante, puisqu'à une grande étendue et à une hauteur extraordinaire, elle joint une vue très-curieuse dont on peut jouir si l'on monte sur le toît, autour duquel est une belle galerie qui laisse voir la mer, l'étang, Mèze et les villages voisins.

Enfin, les voyageurs ont fait de ce lieu un rapport très-intéressant, et sur-tout M. le Marquis de Pompignan (2) :

---

(1) Hist. gén. du Langued. Tom. 2.

(2) Voyez son voyage en Languedoc.

voici de quelle manière s'est énoncé ce voyageur, en parlant de Valmagne.

« Valmagne lieu passablement digne de la curiosité des voyageurs. »

Près d'une chaîne de rochers
S'élève un monastère antique.
De son église très gothique,
Deux tours, espèce de clochers,
Ornent la façade rustique.
Les échos, s'il en est dans ce triste séjour,
D'aucun bruit n'y frappent l'oreille;
Et leur troupe oisive sommeille
Dans les cavernes d'alentour.

« Dépêche, dis-je, à un postillon de quatre-vingt ans qui changeoit nos chevaux : l'horreur me gagne ! quelle solitude ! c'est la Thébaïde en racourci, etc. »

« Croiriez-vous, Madame, qu'un cloître de solitaires fut une grotte enchantée? Tel est pourtant celui de l'abbaye de Valmagne ; je ne puis mieux le comparer qu'à une décoration d'opéra. Il y a sur-tout une fontaine qui mériteroit le pinceau de l'Arioste. Elle ressemble comme deux gouttes d'eau à la fontaine de l'amour. »

Sur sept colonnes, des feuillages
Entrelassés dans des berceaux,

Forment un dôme de rameaux,
Dont les délicieux ombrages
Font goûter dans des lieux si beaux,
Le frais des plus sombres bocages.
Sous cette voûte de cerceaux,
La plus heureuse des Naïades
Répand le cristal de ses eaux
Par deux différentes cascades.
Au pied de leur dernier bassin,
Un frère, garçon très-capable,
Entouré de flacons de vin,
Plaçoit le buffet et la table.
Tout auprès un dîner dont la suave odeur
Auroit, du plus mince mangeur,
Provoqué la concupiscence;
Tenu sur des fourneaux à son point de chaleur,
Pour disparoître attendoit la présence
De quatre Bernardins qui s'ennuyoient au cœur.

« Dans ce moment nous enviâmes presque le sort de ces pauvres Religieux. Nous nous regardions de cet air qui peint si bien tous les mouvemens de l'ame. Chacun de nous appliquoit ce qu'il voyoit à sa vocation particulière; et nous nous devinions sans nous parler. »

L'Abbé convoitoit l'Abbaye:
Pour moi qui pensois moins à Dieu,
Ah! disois je, si dans ce lieu
Je trouvois Iris ou Sylvie!

« Car, voilà les hommes : ce qui est un sujet d'édification pour les uns, est un objet de scandale pour les autres. Que de morale à débiter là dessus ! prenons congé de notre délicieuse fontaine ; elle nous a menés un peu loin. »

O fontaine de Valmagne !
Flots sans cesse renouvelés !
La plus agréable campagne
Ne vaut pas vos bords isolés.

Cet effet devenu bien national et cédé à un riche acquéreur, est aujourd'hui très-précieux, puisqu'outre les embellissemens qu'on y voit encore, le propriétaire, agriculteur intrépide, a joint l'utile à l'agréable en rendant son acquisition lucrative autant qu'elle est belle. Les sacrifices qu'il n'a cessé de faire jusqu'à ce jour, pour défricher un terrain considérable qui n'étoit qu'un désert, méritent sans doute la reconnoissance nationale.

HISTOIRE NATURELLE.

Le territoire de Mèze est borné par l'étang de Thau qui baigne les murs de la ville, et qui, se prolongeant en ligne droite à l'est et à l'ouest sur toute l'étendue de ce terrain, lui enlève la moitié de sa circonférence. Son sol marneux est d'une grande fertilité ; il est presque en totalité couvert de vignes. Il y a très peu de fourrages ; on ne s'occupe guère

des prairies artificielles ; on ignore sur-tout la culture du trèfle, fourrage très-utile. Le millet, les pommes de terre n'y sont pas non plus cultivés. Le blé n'y est semé qu'en petite quantité, et les oliviers deviennent de plus en plus rares ; ils y sont remplacés par des vignes, dont le produit forme la principale ressource du propriétaire.

La manière de cultiver est uniforme : la meigle et la bêche sont les seuls instrumens dont on se sert pour les vignes, qui reçoivent trois façons au moins, indépendamment de l'engrais que l'on y porte. Le fumier qu'on emploie est l'algue marine qu'on retire des bords de l'étang, où les vagues l'on jetée sur-tout après les gros vents du sud, sud-est où sud-ouest : les autres qualités de fumier étant fort rares et par conséquent très-chères. La manière de tailler la vigne en biseau est uniforme, ainsi que l'usage de commencer ce travail immédiatement après la chute des feuilles.

La qualité des vins varie souvent. On voit certaines récoltes qui sont bonnes pour le commerce, tandis qu'il en est d'autres qu'on est obligé de passer par la distillation. Ces vins ne sont pas ordinairement bien colorés, mais ils sont violens. Mêlés avec ceux du Roussillon et ceux de St. Gilles, ils forment une qualité de vin excellent. Presque tout le vin que l'on récolte à Mèze est rouge ; il y a peu de vin-blanc et point de muscat.

Les vers-à-soie réussissent bien dans ce pays, où il s'en élève fort peu, parce que la culture du mûrier y est négligée :

malgré que ce soit dans ce même pays qu'ont paru les premiers mûriers cultivés dans le ci-devant Languedoc (1).

La culture très-soignée des terres, qui sont presque toutes susceptibles de l'être, rend la chasse nulle.

La botanique y est aussi par la même raison bien peu intéressante, elle n'offre rien de curieux: ne m'occuperai-je pas aussi de faire l'énumération stérile des plantes usuelles qui s'y rencontrent.

POPULATION.

Les habitans de Mèze forment un mélange de diverses professions, telles que celle des négocians, marchands, artistes, agriculteurs, pêcheurs et cultivateurs: ces derniers sont en très-grand nombre.

Le total de la population à raison de laquelle j'ai fait des recherches tracées dans les deux tableaux ci-joints, se porte aujourd'hui à trois mille personnes de tout âge et de tout sexe.

L'augmentation sensible qu'on y aperçoit ne disculpe pas le climat d'être funeste à la vie, puisqu'elle n'est due qu'à l'établissement des nouvelles familles transplantées à Mèze, et à la fécondité particulière des femmes.

En jetant les yeux sur le premier de ces deux tableaux, on est frappé d'étonnement en voyant qu'il naît habituellement

---

(1) Voy. le Mémoire de M. de Basville.

dans ce climat plus de mâles que de femelles, (phénomène très-remarquable et peut-être unique dans le midi.)

D'autre part, on voit à la colonne des mâles décédés que le total surpasse la proportion dans laquelle ils sont nés ; mais il faut observer, à cet égard, que parmi ces décès il en est qui appartiennent à un accident fortuit, tel que le passage des militaires qui ont succombé à des maladies pendant leur route.

L'on verra encore qu'il est des époques périodiques où la mortalité est très - considérable ; effet funeste de la petite vérole.

Dans le même tableau l'on verra enfin un accroissement bien considérable de population, dont il est aisé de se convaincre en comparant à l'excédant la totalité des naissances, pendant une involution des trente années qui ont précédé celle de 1801, avec la totalité des décès qui ont excédé pendant ce même espace de temps : il résulte de cette opération de calcul, qui est bien simple, qu'il y a eu accroissement de 603 personnes qui forment cette augmentation de population.

Le second tableau ajouté au premier n'est destiné qu'à faire connoître, dans les divers périodes des mêmes trente années, quels sont les mois les plus favorables ou les plus nuisibles à la population. On y voit que pendant les trois mois affectés par les plus grandes chaleurs, savoir ; juillet, août

et septembre, il a régné une mortalité très-frappante, qui est telle qu'elle surpasse d'un tiers, de la moitié et quelquefois plus, celle des autres mois de l'année.

Les bases ramenées dans ces deux tableaux ont été puisées dans les registres des naissances et décès déposés dans les archives de la Préfecture de ce Département.

1.er TABLEAU.

ÉPOQUES ANNUELLES.	NAISSANCES.			DÉCÈS.			EXCÉDANT.	
	Mâles.	Femelles.	TOTAL.	Mâles.	Femelles.	TOTAL.	Naissances.	Décès.
1771.	34.	45.	79.	25.	19.	44.	35.	»
1772.	34.	52.	86.	18.	15.	33.	53.	»
1773.	44.	36.	80.	25.	28.	53.	27.	»
1774.	42.	43.	85.	38.	37.	75.	10.	»
1775.	31.	35.	66.	25.	20.	45.	21.	»
1776.	44.	42.	86.	16.	24.	40.	46.	»
1777.	46.	50.	96.	22.	17.	39.	57.	»
1778.	48.	39.	87.	24.	22.	46.	41.	»
1779.	31.	46.	77.	31.	40.	71.	6.	»
1780.	44.	52.	96.	52.	50.	102.	»	6.
1781.	52.	47.	99.	47.	36.	83.	16.	»
1782.	47.	37.	84.	48.	49.	97.	»	13.
1783.	50.	42.	92.	41.	28.	69.	23.	»
1784.	45.	47.	92.	35.	35.	70.	22.	»
1785.	42.	49.	91.	29.	29.	58.	33.	»
1786.	49.	51.	100.	32.	26.	58.	42.	»
1787.	58.	39.	97.	37.	34.	71.	26.	»
1788.	58.	50.	108.	55.	51.	106.	2.	»
1789.	49.	51.	100.	42.	26.	68.	32.	»
1790.	46.	37.	83.	78.	85.	163.	»	80.
1791.	58.	65.	123.	40.	25.	65.	58.	»
1792.	72.	49.	121.	40.	31.	71.	50.	»
1793.	58.	56.	114.	76.	72.	148.	»	34.
1794.	64.	45.	109.	92.	35.	127.	»	18.
1795.	42.	53.	95.	36.	41.	77.	18.	»
1796.	54.	51.	105.	48.	49.	97.	8.	»
1797.	76.	50.	126.	45.	37.	82.	44.	»
1798.	63.	54.	117.	39.	23.	62.	55.	»
1799.	59.	36.	95.	73.	27.	100.	»	5.
1800.	67.	41.	108.	42.	32.	74.	34.	»
TOTAL...	1507.	1390.	2897.	1251.	1043.	2294.	759.	156.

2.me TABLEAU.

MOIS.	Naissances.	Décès.
Janvier.	278.	184.
Février.	270.	133.
Mars.	246.	139.
Avril.	200.	117.
Mai.	195.	126.
Juin.	164.	147.
Juillet.	198.	219.
Août.	251.	334.
Septembre.	243.	291.
Octobre.	309.	245.
Novembre.	260.	209.
Décembre.	283.	150.

MÉTÉORES.

Mèze est bâti dans un vallon et au pied d'une colline qui est à l'ouest et au nord-ouest. L'étang occupe le sud, sud-est et sud-ouest ; tandis que le terroir n'est exposé qu'au nord, nord-est et nord-ouest.

Le cours du soleil en été et en hiver est trop intéressant pour être passé sous silence. Au solstice d'été, le soleil se lève à 4 heures 19 minutes ; et se couche à 7 heures 41 minutes : ainsi le plus long jour est de 15 heures 22 min. Au solstice d'hiver, il se lève à 7 heures 33 minutes ; et se couche à 4 heures 26 minutes : ainsi le jour le plus court est de 8 heures 52 minutes.

L'air n'est pas naturellement salubre à Mèze ; car l'humidité qui s'exhale de l'étang, jointe aux miasmes qui s'échappent de ses bords, rendent les habitans sujets aux fièvres intermittentes, et sur-tout aux catarrhes, et aux fluxions qui se manifestent principalement pendant l'hiver, et qui attaquent quelquefois la majorité des habitans.

La fabrication de l'eau-de-vie, qui est très-considérable à Mèze, augmente l'insalubrité de l'atmosphère par les dépôts du résidu de la distillation qui croupissent dans certains endroits.

Le mercure ne conserve pas dans le baromètre une hauteur constante ; mais il varie d'environ deux pouces et demi, selon que le vent du nord l'élève, ou que celui d'est lui permet de baisser.

Quant à l'esprit de vin, il ne m'a pas été possible de déterminer d'une manière précise jusqu'à quel degré au-dessus de la glace les ardeurs de la canicule peuvent le faire monter ordinairement ; ni parconséquent jusqu'à quel degré au-dessous peut le faire descendre le froid ordinaire des hivers. Néanmoins le thermomètre de Réaumur marque de 25 à 28 degrés au-dessus de zéro, dans les grandes chaleurs, et de 3 à 4 en dessous, dans le fort de l'hiver.

L'humidité qui domine dans l'atmosphère, favorise la détente de l'air ambiant et rend la saison de l'été suffocante.

L'hiver est aussi rigoureux à Mèze que dans le reste du département, moins par la raison que l'intensité du froid s'y trouve réellement la même, que parce que les organes pénétrés durant l'été d'une chaleur plus vive, s'y montrent plus sensibles à la température opposée. Dans ces deux hypothèses, les conséquences seront les mêmes pour l'économie animale, puisque ce sont les modifications du principe sentant, plutôt que les variations du thermomètre, qui doivent nous servir à apprécier l'effet des saisons sur le corps humain.

L'été finit ordinairement quinze jours après l'équinoxe, et l'hiver commence environ vingt jours avant le solstice. Leur succession est telle qu'elle prive les habitans des bienfaits de l'automne, puisqu'elle se fait avec tant de gradation, qu'on a le temps de savourer tout le poison dont l'air est infecté.

Il en est bien autrement du passage de l'hiver à l'été qui doit le suivre ; ce passage est tellement brusque qu'on croiroit

le ciel impatient de ramener les infirmités sur ce pays : son hiver s'étoit prolongé jusqu'au delà du trentième degré après le point équinoxial, et déjà les gémeaux commencent à se dégager des rayons du soleil, lorsque de véritables jours d'été viennent lui annoncer son prochain retour ; ce qui rend le printemps nul dans ce pays.

Quoique la position de Mèze donne également prise de tout côté au vent, il en est quelques-uns qui se font sentir plus éminemment que les autres. De ce nombre sont le nord, le sud, le nord-est et le sud-ouest. Le premier domine ordinairement en hiver, et c'est lui seul qui rend les froids rigoureux. Le second est très-fréquent dans cette saison, et c'est à son humidité que sont dûs les catarrhes et fluxions auxquels les habitans sont en proie et sur-tout les femmes. Les deux derniers régnent pendant l'été, et l'on remarque sur-tout le sud-ouest (ou garbin) qui souffle depuis onze heures ou midi jusque vers les cinq heures du soir.

Le nord toujours violent et quelquefois pluvieux est néanmoins sec de sa nature. Le sud est très-désagréable par son souffle humide. Le nord-est, quoique sec et brûlant en été, se charge dans les autres saisons d'une humidité froide et pénétrante. L'ouest souffle rarement et se montre seulement en été. Sitôt que les vents d'est et de sud-est commencent à souffler, la terre se couvre de brouillards, ou le ciel de nuages : on n'est pas toujours inondé de pluie ; mais on ne manque jamais d'éprouver une pesanteur dans tous les membres, et une apathie générale.

On éprouve rarement des ouragans à Mèze (1), et com-

(1) Les habitans de Mèze n'oublieront jamais le fameux ouragan de 1775 ci - après rapporté.

La nuit du 25 au 26 août de l'année 1775, le vent étant au nord, il s'éleva une tempête si terrible, qu'en marchant à terre aux environs de l'étang de Thau on se sentoit soulevé. Les hommes et les animaux, tous cherchèrent un abri, en s'enfermant le plus promptement possible dans les maisons les plus voisines. Personne ne douta qu'il n'arrivât quelque malheur sur l'étang. C'étoit à l'entrée de la nuit, au moment où les barques chargées de passagers revenoient de la fête de Sette. En effet, deux petites barques chargées d'hommes et de femmes périrent, l'une à Bouzigues et l'autre vers les attérages de Mèze ; il se noya douze ou quinze personnes. Mlle. Massey de Paulhan, qui se trouva sur la barque de Mèze, s'accrocha par hasard à une grande planche qui servoit de plat-fond à cette barque ; elle eut le bonheur de ne pas l'abandonner ; elle traversa tout l'étang enveloppée dans les flots qui s'élevoient jusqu'au Ciel, et fut tomber sur les attérages de Sette, où elle fut secourue et delà portée chez elle où elle vit encore.

Les autres barques coururent des grands dangers ; on en sortit l'eau chacun avec son chapeau ; il fallut se laisser aller au gré des flots, et chacune s'attéra sans avoir fait aucune perte, du côté, soit de Sette, soit des métairies qui sont sous la montagne. *

* Cet accident funeste rappelle le souvenir d'un autre plus fatal encore qui, sans être l'effet des météores, mérite d'être rapporté. Le 5 septembre de l'année 1779, il se faisoit une noce dans la maison d'une nommée Marquise Jouines, lorsque tout-à-coup le plancher s'affaissa sous un poids d'une immensité de convives. Les lumières éteintes, tous ceux qui ne furent pas blessés cherchèrent à se retirer du danger ; et malheureusement tant ceux-ci, comme ceux qui furent à leur secours, firent le plus grand mal, en marchant sur ceux qui ne pouvoient ni se remuer,

munément peu de neiges. La grêle y est géneralement assez rare ; les orages y sont peu fréquens ; les brouillards sont plus communs en automne et dans le printemps ; enfin, ce sont ces mêmes brouillards qui diminuent très - souvent le revenu des propriétaires, en enlevant la récolte du vin, du moins en partie : perte d'autant plus sensible que souvent tous les frais de la culture sont faits au moment où la récolte disparoît.

L'énumération qui vient d'être faite des vents, indique assez que cette ville doit être douée d'une humidité excessive. On l'auroit conclu tout de même, vu la grande quantité d'eau qui l'environne : la mer si voisine ! l'étang qui l'entoure ! des grands fossés toujours pleins ! enfin les rues toujours humides !

Des mêmes sources qui fournissent à l'air son excessive humidité, partent aussi les exhalaisons malfaisantes dont il me reste à parler, comme des causes des maladies régnantes, et que je divise en causes générales et causes particulières.

---

ni crier, à cause de la grande poussière qui les étouffoit. Cette scène fut terrible, chacun y cherchoit les siens, bientôt on entendit les plus grands gémissemens ; comme l'on marchoit sans choix on fit beaucoup de mal, jusqu'à ce que les lumières purent éclairer par la cessation de la poussière. Enfin on retira environ vingt cadavres tant mâles que femelles, auxquels tous secours furent inutiles. Le notaire, M. Gibert, y périt ; Mde. Muret et Mlle. Fages furent étouffées à son côté. M. Muret fut plus heureux, et dut son salut à ses larges épaules qui supportèrent pendant toute la scène une armoire pleine et chargée de ruines.

CAUSES GÉNÉRALES.

La proximité de la mer et l'exposition de la ville sur les bords de l'étang rendent l'air insalubre; mais ce qui le rend plus funeste à la santé des habitans, ce sont les bords de l'étang, qui, par l'effet du mélange des eaux douces qui y arrivant de différens torrens, opèrent une fermentation putride, sont extrêmement vaseux, et sur lesquels se corrompent une grande quantité d'algue marine, d'insectes, de reptiles et autres animaux rejetés hors de l'eau, ou exposés sur la vase par le retrait des eaux qui s'opère durant les chaleurs de l'été; ce qui leur fait répandre des miasmes d'autant plus destructeurs, que les semences morbifiques qu'ils fournissent se renouvèlent, se renforcent par les circonstances et étendent une influence malfaisante sur tout ce qui respire.

Telles sont les causes générales ou extérieures de l'infection de l'air, la plupart irrémédiables, parce qu'elles sont fondées sur la nature des lieux. Mais il en est de particulières ou d'intérieures qui ne doivent qu'aux hommes leur existence, et qu'un zèle éclairé pourroit annihiler.

CAUSES PARTICULIÈRES.

Des larges fossés placés à l'ouest de la ville conservent pendant presque toute l'année des dépôts d'eau, souvent mêlée avec les résidus du vin distillé, d'où s'exhale une odeur

fétide. Il en est un sur-tout très-long et plus large que les autres, qui fut fait lors de l'établissement de la grande fabrique d'eau-de-vie, et qui porte à travers les champs, les dépôts de cette fabrique, jusque dans l'étang. L'issue de ce grand fossé est souvent obstruée par le défaut d'entretien ; ce qui augmente l'impureté de l'air, du côté de l'ouest principalement.

Les anciennes maisons sont fort mal bâties, trop enfoncées ; elles manquent d'air et de lumière ; et celles qui en reçoivent par des petites cours de derrière, font de ce remède un poison, par le séjour habituel des immondices et ordures qu'on y dépose sous l'appât de l'engrais des terres : ce qui ne peut que rejeter dans leurs appartemens des miasmes très-dangereux. Plusieurs habitans enchérissent encore sur ces causes délétères, en enfermant dans le même rez-de-chaussée qu'ils habitent, soit des gros bestiaux, soit des moutons, soit d'autres animaux dont les dépôts sont encore plus nuisibles.

Tandis que les habitans de Mèze ou ses Magistrats devroient s'attacher à corriger l'impureté de leur atmosphère, il semble au contraire qu'ils veuillent augmenter l'insalubrité de l'air qu'ils respirent ; et pour s'en convaincre, il suffira d'ajouter à tous les abus que je viens d'exposer, les dépôts de fumier qu'on laisse ramasser et croupir dans les rues, et le mauvais état du pavé de la ville, qui y occasionent de nouvelles infections.

La ville de Mèze n'est abreuvée que par des puits. Tant que les sources fournissent de l'eau aux différens réservoirs qui sont à l'usage des habitans, les eaux sont assez potables.

Mais il est des années de sécheresse où l'on s'aperçoit que ces bassins ordinaires sont abreuvés par les eaux de l'étang ; ce qui empêche cette ville d'en manquer : mais aussi ces dernières eaux sont alors un peu plus douces et plus désagréables à boire.

Les puits nombreux de l'intérieur de la ville ne peuvent pas fournir des eaux pour la boisson, soit parce qu'elles grumèlent le savon et ne cuisent point les légumes, soit parce que leur goût fade est très-désagréable ; mais les habitans les tirent de quelques puits situés dans les faubourgs, parmi lesquels il en est un public qui vient d'être couvert et orné de deux pompes. Les propriétaires de tous les puits des faubourgs ne permettant point de puiser de l'eau, et seulement à leurs parens ou amis, les habitans sont obligés d'aller prendre l'eau aux pompes dont le jeu suffit au besoin des hommes et des bestiaux. Mais il est à cet égard des abus à corriger. Il existe des bergeries trop près de ce bassin, et on s'aperçoit quelquefois d'un goût de surge en buvant de cette eau en certain temps ; ce qui ne peut venir que de la transpiration des eaux de ces bergeries, qui communiquent aux canaux souterrains qui abreuvent ce bassin.

MALADIES ENDÉMIQUES.

Avant d'entrer dans le détail des maladies qui régnent le plus communément à Mèze, il convient d'observer que la détérioration de son climat est telle qu'on ne peut trouver que deux saisons bien distinctes, l'hiver et l'été. Confor-

mément aux deux températures dominantes des constitutions majeures de l'année, et aux intempéries plus ou moins intenses de l'air plus ou moins sec en été, plus ou moins humide en hiver, l'on conçoit que la diathèse constante et stationnaire doit être le bilieux compliqué du pituiteux; et que ces deux qualités le bilieux, le pituiteux, auxquels viennent se joindre quelquefois la putridité et l'inflammation, sont comme les élémens des maladies régnantes dont le foyer principal est dans la région épigastrique. C'est ainsi qu'ordinairement les synoques putrides régnent assez fréquemment en été, avec un caractère bilieux balancé par le putride, et avec signes de congestion dans les premières voies; ce putride est souvent mêlé du flegme de l'hiver: ce qui, joint à la circonstance du foyer gastrique, fait sans doute que la remittence l'emporte sur le type de la continente continue après les premiers jours de la maladie. De manière que ces fièvres sont en effet remittentes, après avoir été revêtues, dans le principe, du caractère synoque: ce qui n'empêche pas que les vraies ne s'observent par intervalles.

Les fièvres d'automne se prolongent ordinairement jusque dans l'hiver.

Les fièvres aigues ou remittentes, chargées d'une matière noirâtre et putride, y dégénèrent souvent en malignes; souvent encore elles affectent le type d'hémitritée.

L'hiver y est marqué par des catarrhes, par des fluxions, des fièvres quartes, tierces d'automne prolongées; et la fin de cette saison, confondue avec le commencement du prin-

temps, amène des fièvres tierces gastriques, participant du putride, du pituiteux, avec quelques nuances d'inflammation.

Les fièvres intermittentes y sont fort communes et souvent opiniâtres; elles attaquent souvent les habitans de la campagne; il est même des métairies voisines, où cette maladie est plus fréquente et plus meurtrière que dans la ville.

Du reste, la plupart de ces maladies proviennent de l'air marécageux, des miasmes que les bords de l'étang et les fossés qui sont aux portes de la ville, desséchés par les ardeurs du soleil, exhalent dans cette saison. A ces causes, il faut ajouter la mal-propreté des rues et de certaines maisons dont j'ai parlé plus haut.

Les mêmes causes qui paroissent favorables à la production des fièvres intermittentes, le sont encore à la génération des vers: aussi voit-on souvent à Mèze les fièvres intermittentes accompagnées de vers; et les maladies vermineuses y sont très-communes, sur-tout chez les enfans. Ces maladies proviennent encore de l'usage immodéré que font les enfans des fruits verts qu'ils savent se procurer dans la ville, ou qu'ils vont cueillir à la campagne; et quant aux plus jeunes, de l'habitude où sont les mères d'empâter leurs enfans avec des bouillies ou panades, lorsqu'ils sont encore trop jeunes pour les digérer.

La petite vérole y a fait souvent de grands ravages, comme on pourra s'en convaincre en jetant les yeux sur mon premier tableau. Quoique par-tout ailleurs l'inoculation fut un moyen

adopté pour soustraire les enfans de la contagion, ici on commence à peine à reconnoître les avantages de cette méthode; puisque les enfans ont été jusqu'à ce jour livrés à la petite vérole naturelle : aussi y voit-on beaucoup de boiteux, de bossus, de borgnes. Presque tous ces défauts extérieurs proviennent des réliquats des maladies de l'enfance, ou d'humeurs séreuses accumulées et retenues vers la tête, mais principalement de la petite vérole.

Les maladies cutanées sont très-communes chez les enfans de tout âge. Outre la disposition du climat, une des causes principales de ces maladies est le tempérament irascible des nourrices. Il n'est pas d'ailleurs étonnant que les maladies de la peau se propagent beaucoup plus dans les petites villes que dans les grandes, sur-tout là où le climat y contribue par la raison que les enfans s'y communiquent plus familièrement.

Mais les hernies, les hydropisies de poitrine, la vraie phthisie, la phthisie ascite, la goute y sont fort rares; et à peine trouveroit-on un exemple de chacune de ces maladies.

Les femmes sont très-sujettes aux maladies histériques, qu'elles nomment vulgairement mal de mère. Cette maladie se présente chez elles avec des symptômes différens : tantôt c'est un resserrement de la poitrine et de la gorge qui les empêche de respirer; tantôt elles tombent en syncope et restent sans mouvement et sans sentiment, ou bien elles sont tourmentées de convulsion; plus souvent elles souffrent d'un violent mal de tête à la partie postérieure, et sentent

dans le bas-ventre une espèce de boule qui roule et remonte, ce qu'elles attribuent mal-à-propos au mouvement et à l'élévation de la matrice, qui le plus souvent n'y a aucune part. Mais ce qui est surprenant! ces femmes sont dans la mauvaise habitude de ne jamais appeler le Médecin, lors même qu'elles souffrent cruellement de cette maladie ; et ce qu'elles font de plus horrible encore, bien-loin d'employer des calmans, des adoucissans, des antispasmodiques, etc., elles abusent du café et autres liqueurs irritantes et échauffantes.

Le dérangement des menstrues, les fleurs blanches sont très-communes, même chez les très-jeunes personnes du sexe. Il en est de même des affections hypocondriaques. Mais dans tous ces cas les filles ne tombent pas dans l'erreur des mères ; et bien loin d'agraver les maux qui les accablent, elles cherchent à s'en débarrasser, et pour cela elles s'adonnent beaucoup à la danse dont elles se trouvent fort bien.

Bientôt le sort des femmes en couche sera à plaindre, par la raison que cette ville va manquer d'accoucheurs, si le Gouvernement ne s'occupe promptement de cette branche de l'art de guérir déjà trop négligée.

C'en est assez sur les maladies des femmes, revenons à celles des hommes, et pour compléter ce que j'avois à dire sur cet article, je vais m'occuper de la classe la plus intéressante, celle des cultivateurs.

Ces hommes s'excèdent dans leurs travaux par l'appât du gain ; avant et après la journée il font des travaux qu'ils exécutent avec beaucoup plus de vigueur, de manière qu'ils doublent

quelquefois dans les grands jours le prix de leur journée. Ces excès font que, jusqu'à l'âge de cinquante ans, ils sont souvent atteints des douleurs de côté, sur lesquelles ils ont l'habitude d'appliquer des emplâtres de poix de Bourgogne ou de sang dragon qu'ils gardent pendant quelques jours, au bout duquel temps ils les enlèvent et vont reprendre leur travail, se disant parfaitement guéris. Mais n'est-ce pas plutôt l'effet du repos que celui de l'emplâtre du Meïge qui les délivre de cette maladie; du moins le repos n'a-t-il pas été le meilleur remède en pareil cas.

Mais une fois parvenus à cinquante ans, ils ne peuvent plus suivre la grande journée. Ces excès hâtent leur vieillesse et leur causent une maladie d'épuisement qu'ils ont coutume d'appeler effort, et pour le traitement de laquelle ils parcourent tous les villages de l'arrondissement pour y trouver des rabilleurs qui leur appliquent des emplâtres, après avoir exécuté mille singeries, au moyen de quoi ils se croient guéris, indépendamment des infirmités qui les accablent et les conduisent au tombeau.

Je dois encore rapporter qu'à l'époque où le sel des salines de Sette doit être ramassé et mis en gamelles, un grand nombre de ces cultivateurs quittent les travaux ordinaires de la campagne pour aller faire ce travail pénible et dangereux; mais aussi il n'est pas rare de les voir revenir atteints d'une fièvre intermittente, rebelle aux secours de l'art, qu'ils gardent souvent pendant l'année entière et quelquefois plus encore.

Les vraies épidémies sont rares à Mèze; les plus marquantes

sont celle arrivée en 1629, lors des guerres des religionnaires, et celle qui se manifesta en 1769. Cette dernière fut désastreuse pour cette ville, mais moins que la première. Malgré toutes les recherches que j'ai faites, il ne m'a pas été possible de trouver aucun monument capable de m'instruire sur le cours de ces maladies, ni sur le traitement qui fut employé par les Médecins envoyés à Mèze par M. l'Intendant de la ci-devant Province; ceux-ci n'ayant sans doute rien écrit à ce sujet.

L'influence de l'air atmosphérique sur les maladies externes est remarquable à Mèze, où les plaies les plus simples s'agravent chaque jour et deviennent dangereuses, sur-tout aux parties inférieures.

Moyens propres à modifier l'effet des causes générales des maladies, et à détruire les causes particulières.

J'ai exposé les principales maladies qui affligent ce pays et leurs causes. Je vais encore m'occuper de ces dernières, en cherchant à corriger les unes et à détruire les autres.

J'ai déjà parlé des bords de l'étang comme cause majeure des maladies. En effet, ces bords que les vagues de l'étang semblent fuir, dès que les chaleurs de l'été se manifestent, ne sont plus qu'un marécage presque desseché, dont le sol est noirâtre, poreux, mou, et comme détrempé par un reste

d'eau dormante qui s'y corrompt et putréfie en même-temps les dépouilles des insectes et les insectes eux-mêmes qui meurent et se corrompent sur ces bords ; les débris des algues marines qu'on n'a pas eu soin d'éloigner des bords à mesure qu'elles s'y sont présentées après les gros vents de mer, ou qu'on y a entassées à dessein. Pendant le jour, ce sont comme des filets soyeux répandus çà et là que l'éclat du soleil rend sensibles. Pendant la nuit, c'est en plusieurs endroits une lumière phosphorique qui paroît, brille, s'éteint, et semble se renouveler ou s'allumer dans un autre lieu. Une odeur fétide et insupportable annonce quelle est la virulence des exhalaisons qui se succèdent sans cesse.

Quels sont à présent les moyens propres à détruire ou à corriger ces exhalaisons ? Seroit-il possible d'enlever la vase d'où part l'infection ? Non. Ce remède deviendroit poison ; puisque si on enlève cette vase et qu'on l'étende sur les terres pour leur servir d'engrais, c'est perpétuer ou du moins envenimer les maux qui proviennent de ses émanations. Il vaudroit donc mieux porter cette vase au large dans l'étang ; mais ce moyen n'est pas praticable : d'ailleurs les ouvriers qui s'occuperoient d'un pareil travail ne manqueroient point d'en être les victimes ; il ne convient donc point d'enlever cette vase.

Mais si je m'attache à une police bien surveillée, je trouverai un moyen sûr et facile pour éviter en grande partie ces exhalaisons. Je voudrois pour cela que les administrateurs de la ville fissent enlever, avec la plus grande sévérité, les

algues marines dès qu'elles seroient ramassées sur les bords. Par là la putréfaction seroit presque nulle sur ces bords, et son effet bien moins nuisible aux habitans. La réussite de ce moyen tient à l'exactitude dans son exécution.

Il s'agit à présent de trouver les moyens de purifier l'air sur ces mêmes bords, et l'empêcher de porter le méphytisme dans les environs.

On dépurera l'air avec facilité par plusieurs moyens, dont les plus actifs sont la fumée et le feu. Une épaisse fumée, d'expérience faite, purifie très-bien l'atmosphère; et c'est en partie à ses bienfaits qu'on doit la bonté de l'air dans les grandes villes, tandis que tant de causes concourent à l'infecter.

Je proposerai donc, à cet effet, que les administrateurs fassent faire des grands feux sur ces mêmes bords, et pour obtenir une fumée plus épaisse et plus considérable, j'aimerois qu'on employât du foin un peu mouillé.

Voici encore un autre moyen. On établit tous les jours des tuileries au nord de la ville; mais il conviendroit, pour le très-grand avantage des habitans, qu'il fut défendu d'en établir de nouvelles de ce même côté, jusqu'à ce qu'on en établisse une à l'ouest de la ville, et le plus près possible des bords de l'étang. Les habitans des siècles précédens n'avoient pas ignoré l'utilité d'un pareil établissement, puisque l'on vient de voir dans ce même lieu des restes non-équivoques d'une ancienne tuilerie, en jetant les fondemens du vaste magasin de M. Peytal cadet, mon oncle. Ce qui devroit

porter les nouveaux habitans à accorder une récompense à celui qui voudroit le premier établir une tuilerie sur le sol désigné.

J'ai présenté la disposition des anciennes maisons comme une cause de maladies, vu qu'elles manquent d'air ou qu'elles ne reçoivent qu'un air empoisonné.

Le moyen de parer à cet inconvénient paroît aisé, puisqu'il suffiroit de pratiquer des ouvertures du côté du grand air et de fermer toutes les autres. Mais ce moyen n'est pas praticable dans toutes les maisons, puisqu'elles sont la plupart enfoncées et bornées tout autour.

Je vais cependant offrir des moyens plus aisés, avec lesquels on pourra du moins purifier l'air dans toutes les maisons. On aura donc recours pour remédier à l'insalubrité de l'atmosphère, soit aux moyens qui peuvent lui imprimer des ondulations salutaires, soit à ceux qui peuvent corriger ses pernicieuses altérations. Dans ce dernier cas, on réussira en faisant de la fumée dans l'intérieur des logemens, en brûlant des bois sudorifiques, en arrosant fréquemment le sol avec de l'eau froide ou du vinaigre; enfin, en faisant brûler du soufre, de la poudre à canon, ou mieux encore, en se servant de l'anti-méphitique de M. de Morveau, qui résulte du mélange de l'acide sulfurique et du sel marin non décrépité et même un peu humide.

Quant aux moyens de renouveler l'air dans les appartemens, les riches peuvent y parvenir au moyen des ventilateurs. Les

artisans et les pauvres peuvent remplir le même but, soit par la seule agitation des portes de communication, soit par l'agitation souvent répétée d'un drap. Par ce moyen, deux ou trois minutes suffisent pour renouveler tout l'air d'un grand appartement. Le manque de précautions, à cet égard, influe essentiellement sur la qualité de l'air des habitations : ainsi j'invite les habitans de Mèze à ne pas négliger les moyens que je leur présente.

A la purification de l'air il faut joindre la propreté domestique. Quelle horreur en effet de voir, sans la moindre aversion, les immondices s'accumuler de toute part ! de tolérer même dans l'intérieur de ses maisons, des cloaques les plus abominables, de saletés ! de vivre quelquefois dans une seule pièce, de concours avec divers animaux domestiques, comme le font quelques habitans, ainsi que je l'ai déjà exposé !

Je vais donc indiquer les procédés nécessaires pour donner aux habitations toute la salubrité dont elles sont susceptibles. Pour ne rien oublier à cet égard, on en écartera tous les foyers de corruption ; on en lavera de temps en temps le pavé ; on fera blanchir les murs, par intervalle, avec un lait de chaux, et très-fréquemment on en arrosera le plancher avec du vinaigre ; en outre, les maisons où habitent aussi des animaux domestiques, doivent être exactement pavées ; leurs murs doivent être, en dedans, parfaitement crépis ; et les animaux doivent y être séquestrés des hommes.

Quant aux fossés qui sont à l'ouest de la ville et que j'ai rapportés comme cause particulière de l'infection de l'atmos-

phère ; ces fossés sont en effet très-nuisibles. Mais ce foyer seroit bientôt éteint en comblant ceux qui seroient inutiles et en construisant pour les autres des acqueducs d'écoulement. Le long et large fossé de la grande fabrique seroit moins nuisible, si l'on construisoit un petit pont à son embouchure, en coupant le chemin qui passe au bord de l'étang ; par ce moyen, le chemin se trouvant baissé dans cet endroit, les dépôts de ce fossé ne rencontrant plus d'obstacles iroient se jeter aisément dans l'étang.

Les eaux potables sont fort désagréables. Je vais proposer un moyen de les corriger. Pour donner aux boissons une qualité supérieure, il suffit de les mettre à la glace et de les prendre toujours très-fraîches. En Italie et en Sicile, l'usage des liqueurs glacées passe pour être un préservatif.

HYGIÈNE.

La diète forte est très-convenable aux habitans de Mèze, comme à tous ceux des pays marécageux, et sur-tout aux cultivateurs et aux marins. En conséquence les liqueurs, les boissons fermentées, la bonne viande, les fruits acides enveloppés d'une écorce aromatique, comme les oranges ; enfin, les végétaux et les farineux leur sont très-utiles.

Ils ne doivent pas négliger l'état des excrétions. Leur dérangement suppose le mal, ou l'annonce et le précède. Si la transpiration se supprime, si le cours de la bile est suspendu, si la constipation a lieu, si les règles sont arrêtées, l'éco-

nomie naturelle est en souffrance ; les fonctions sont dérangées ; le pouvoir du principe vital est diminué ; et dès-lors les miasmes morbifiques agissent avec toute leur énergie. La suppression de la transpiration , le dérangement et l'inégalité de cette excrétion sont sur-tout formidables.

La propreté, des vêtemens convenables, un exercice modéré, des bons alimens sont ce qui favorise le mieux la transpiration et assujettit son cours à une régularité toujours salutaire. On sait combien la lotion journalière du corps avec l'eau froide contribue à fortifier la constitution , à favoriser les importantes fonctions de la peau , et par-là à produire le même effet prophylactique. Les habitans de Mèze auront un double avantage en se servant de l'eau de mer , puisque cette eau est tout à la fois délayante et détersive , apéritive et tonique.

Les passions tristes de l'ame diminuent fortement le pouvoir vital , et sont ainsi favorables au développement des épidémies. Pendant les épidémies la terreur propage la contagion , les chagrins la renforcent, les inquiétudes la déterminent , la joie et la sécurité l'éloignent et la détournent. Par-tout et en tout temps le calme de l'esprit , ce présage assuré de celui du corps , confirme la santé et détruit quelquefois certaines dispositions morbifiques.

C'est ainsi que les habitans des pays marécageux peuvent trouver , en eux-mêmes , des ressources plus ou moins assurées contre l'action des causes endémiques. Les lois de la diététique , plus nécessaires pour eux que pour ceux qui habi-

tent des contrées plus saines, peuvent, si elles sont observées, les protéger et les défendre.

Les moyens qui viennent d'être présentés conviennent d'autant plus rigoureusement aux étrangers, qu'en s'exposant à l'action de l'air marécageux, ils peuvent en être cruellement affectés.

Le précepte de ne point s'exposer aux impressions de l'air sans avoir mangé ou pris quelque chose, devroit être vivement senti par les habitans des pays marécageux et sur-tout par les cultivateurs. Ils doivent avoir le soin de se prémunir d'un morceau de pain trempé dans du vin, ou de toute autre chose capable de fortifier l'estomac, telle que l'ail, etc. Je vais donner la recette d'un vin médicinal, qui est indiqué comme un puissant préservatif des maladies marécageuses. Prenez des somnités de genet dont le pied est rouge deux poignées, pilez-les à demi et faites-les infuser dans une pinte (32 onces) de vin-blanc pendant deux jours; on en prendra deux ou trois doigts avant de sortir.

THÉRAPEUTIQUE.

Après avoir divisé et bien développé toutes les causes, j'ai exposé toutes les maladies qui sont communes dans ce pays, telles que la langueur des excrétions et l'engouement des organes sécrétoires qui doit en provenir, les maladies de la peau, des maux de tête, des anxiétés précordiales, des maladies vermineuses, des fièvres intermittentes ou remittentes,

etc. La manière de s'en préserver doit être déduite des détails dans lesquels j'ai pris soin d'entrer. Cependant, comme la méthode prophylactique est très-souvent négligée, ou qu'elle est quelquefois sans effet, comme ce point est des plus importans, j'indiquerai d'une manière plus particulière comment on peut les prévenir lorsqu'on en est prochainement menacé. On y parviendra, soit en détournant les effets des miasmes marécageux qui sont la cause matérielle des fièvres intermittentes, soit en remédiant aux vices de coction qui en sont les causes accessoires, soit en enlevant les foyers d'humeurs qui en sont les causes développantes, soit enfin en retenant dans des justes bornes le cours des excrétions dont le dérangement en forme les causes secondaires.

Quelle que soit la dégénération que le miasme propre à produire la fièvre intermittente introduit dans l'économie vivante, il est plus que vraisemblable que les premiers produits de cette dégénération sont marqués par un changement qui pervertit les coctions, et qui porte le trouble dans les fonctions excrétoires et secrétoires, du moins dans le plus grand nombre des cas qui accompagnent la production des fièvres intermittentes. C'est pour remédier à ce vice des coctions que j'ai conseillé l'usage des assaisonnemens, celui du vin et des liqueurs fortes. Mais soit que ces précautions aient été omises, soit que l'activité des causes les rende inutiles ou insuffisantes, il est quelquefois besoin d'employer des secours plus énergiques. Le quinquina semble devoir être le remède le plus approprié contre ce vice des coctions; puisque, en qualité de

tonique, il a la propriété de fortifier les viscères de la digestion ; dans le temps que, par sa propriété antispasmodique, il détruit les centres d'irritation qui s'établissent communément dans ces circonstances ; et que, par sa vertu antiseptique, il s'oppose du plus au moins à la dégénération consécutive des liqueurs. Cette faculté du quinquina a été fort bien reconnue dans plusieurs cantons marécageux.

D'après ces observations, le quinquina doit être considéré comme un moyen propre à préserver des fièvres intermittentes, ceux qui sont exposés à l'action des causes qui les déterminent ; et comme ce remède agit alors plus par sa vertu tonique que par sa propriété fébrifuge qu'il possède par excellence, on est fondé à lui substituer avec le même avantage, les diverses substances auxquelles l'expérience a assigné des facultés fortifiantes. Mais hors les cas de simple altération occasionée par les progrès de l'atonie du système ou des organes de la digestion, le quinquina seroit ou inutile ou dangereux : on emploie alors avec autant de sécurité que de succès les substances stimulantes, chaudes, résolutives et fortifiantes. De ce nombre sont les pilules aloètiques et gommeuses, les mixtures salines, quelques préparations d'antimoine et de fer, sur-tout les eaux minérales salées, telles que les eaux de Balaruc prises à doses réfractées et continuées pendant le temps nécessaire. Ces eaux sont un stomachique excellent et un incisif efficace. Elles fortifient réellement les organes de la digestion, elles divisent les matières glutineuses qui se sont accumulées dans les divers organes du bas-ventre, et

en détruisant, dans les viscères dont elles réveillent les facultés vitales, les congestions humorales ; elles détruisent ce levain si nécessaire au développement du principe, auquel on attribue les fièvres intermittentes.

C'est relativement à ce levain que je regarde l'émétique comme le médicament le plus précieux dans le traitement préservatif des fièvres d'accès. L'émétique a plusieurs effets très-sensibles, qui tous peuvent contribuer à détruire le germe de ces maladies. Il chasse au-dehors, et par la voie la plus courte, les matières qui croupissent dans les premières voies ; il dissipe le spasme que l'irritation de ces matières procuroit dans le lieu de leur foyer, et dans toutes les parties qui souffroient sympathiquement ; il dégorge les viscères qui participent aux secousses utiles que ce remède occasione ; il réveille les forces toniques, excite la transpiration ; il change en un mot, et de la manière la plus avantageuse, cet ordre particulier de nos fonctions, dont les détériorations plus ou moins lentes jetoient les fondemens d'une maladie. De sorte que ceux qui ont attribué à l'émétique des propriétés évacuantes, toniques, diaphorétiques, antispasmodiques, sont fondés sur des faits bien approfondis et sur des résultats d'observations incontestables. Combien de fièvres, du moins des contagieuses, dont la formation n'est que le développement ultérieur des germes ou miasmes contagieux dont le corps se trouve infecté, seroient guéries et comme suffoquées pendant leur incubation ou dès leur première attaque, par une méthode appropriée qui est toujours plus ou moins

active! HIPPOCRATE lui-même, CELSE et GALIEN nous ont averti (1): que si un habitant des pays marécageux, dans la saison où les fièvres d'accès sont endémiques, après s'être exposé trop long-temps à l'air des marais, sur-tout le matin ou le soir, se plaint de pesanteur, de dégoût, sent sa tête lourde, une disposition au froid, une lassitude au moindre exercice, une espèce de sensation pénible qu'il rapporte au creux de l'estomac, une pesanteur douloureuse dans l'épine du dos ou dans la région lombaire, etc.: cet homme est menacé d'une fièvre intermittente qu'il peut détourner au moyen de l'émétique, et de quelques jours d'usage des amers. Si un homme dans une saison mal saine, après avoir humé sans précaution les émanations marécageuses, et ressenti plus ou moins de temps après des légères douleurs de tête, un soulèvement insensible de l'estomac, des pesanteurs dans les jambes, et une certaine difficulté dans la succession habituelle des fonctions, se plaint d'un froid qui tout-à-coup se répand sur la surface du corps, des frissons accompagnés de quelques anxiétés dans l'épigastre, etc.; de pareils symptômes décèlent la prochaine invasion d'une maladie fièvreuse; ils annoncent que le venin contagieux entre en action. Il est temps encore de le combattre; l'émétique le fait avec supériorité, et nul autre remède ne peut produire le même avantage.

Les fièvres intermittentes sont souvent très-rebelles, suivies de rechutes, plus ou moins opiniâtres; et elles entraînent

---

(1) BAUMES, Mém. sur l'air marécag.

après elles des lésions bien propres à énerver radicalement la constitution, ou à jeter les fondemens des maladies chroniques les plus graves. Combien donc est pernicieuse l'influence des fièvres d'accès sur les corps vivans, du moins pour l'ordinaire ! Les moindres inconvéniens qu'elles annoncent, sont sans doute d'affoiblir les organes épigastriques, d'opérer la dégénération des humeurs, de donner lieu à des congestions morbifiques, et de favoriser tous les maux qui dépendent de l'atonie progressive de l'action du système.

Quoique les miasmes marécageux forment un genre de causes qui donnent lieu à des maladies plus ou moins graves, ces maladies subissent l'influence de la constitution régnante; et, à cet égard, elles exigent des modifications plus ou moins précises dans le traitement. D'un autre côté, quoiqu'une constitution régnante répande des maladies d'une même nature dans les lieux où elle se fait sentir, la position diverse de ces lieux imprime à ces maladies un caractère particulier; et, sous ce point de vue, la méthode curative est sujette à quelques variations. S'il règne, par exemple, une constitution bilieuse dans une certaine étendue de pays, il est certain que lorsque la maladie sera plus ou moins inflammatoire dans les lieux secs, elle sera plus ou moins putride dans les lieux bas et humides. De là, les différences qui se trouvent dans le traitement, et qui toutes roulent sur la préférence qu'il convient de donner à la saignée, aux purgatifs, aux délayans, sur les émétiques, les acides et le quinquina. C'est au Praticien sage et judicieux à discuter sévèrement tous les phé-

nomènes morbifiques, pour mettre à sa véritable place la maladie qu'il observe, et lui opposer les moyens dont l'expérience a le mieux constaté les vertus.

Je termine ici mon travail ; je réclame pour lui l'indulgence de mes Maîtres, et j'attends avec confiance leur jugement. Puisse cet ouvrage éphémère avoir mérité leur suffrage! Puisse-t-il être utile! Alors, victorieux de mon entreprise ; après avoir vaincu mille obstacles pour un, je goûterai le fruit de mes travaux.

F I N.

PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Médecine légale.	G. J. RENÉ, Directeur.
Physiologie et Anatomie.	C. L. DUMAS. J. M. J. VIGAROUS.
Chimie.	J. A. CHAPTAL. J. G. VIRENQUE.
Matière médicale et Botanique.	A. GOUAN. J. N. BERTHE.
Pathologie.	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. . . . .
Clinique interne.	H. FOUQUET. V. BROUSSONET.
Clinique externe.	J. POUTINGON. A. MÉJAN.
Accouchemens, maladies des Femmes, éducation physique des Enfans.	J. SENEAUX. . . . .
	Paul-Joseph BARTHEZ, Médecin du Gouvernement.
	Auguste BROUSSONET.
Histoire naturelle appliquée à la Médecine, à la Chimie et aux Arts.	DRAPARNAUD, Conserv.